

INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Tous les manuscrits ne sont pas rendus.
Le téléphone national « La Cocaloperla » n° 242.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

REDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

UNE LECTURE
POUR M. LE GÉNÉRAL DIAZ

CHIERS MILITAIRES

Aux contempteurs de l'armée, aux insulteurs du drapeau, à tous ceux qui, n'ayant rien compris de ce qu'on enseigne au régiment, cancre et fruits secs essayent la blague ou la diffamation, à tous ces pauvres diables, que serve de leçon le concert unanime d'éloges et de regrets qui accompagne dans sa retraite général Poilloüe de Saint-Mars.

Pas un officier, pas un soldat qui, en apprenant la disparition du commandant du XII^e corps, n'a ressenti une véritable impression de deuil. C'était, dans toute la force du terme, un chef. Entre lui et ceux qu'il commandait s'étaient noués des liens étroits, puissants. Ses circulaires, dont certains ont affecté de sourire, à cause du langage imagé qu'il employait, avec une habileté malicieuse, pour forcer et fixer l'attention, témoignent toutes d'une sollicitude éclairée pour les citoyens soldats; il les voulait bien nourris, bien vêtus, agiles, gais; ayant, lui, cette constante préoccupation, double, de respecter en eux la créature humaine, et de préparer, par eux, la victoire.

C'est à qui, en ce moment, parmi les chroniqueurs, racontera des anecdotes sur le général Poilloüe de Saint-Mars, ou fera ses circulaires de pittoresques emprunts. Il me semble bon de saisir cette occasion de dire que, si haut qu'il doive être placé dans l'estime de tous, il y a cependant dans l'armée des chefs qui le valent.

Ce que je vais raconter, je l'ai vu.

Nous en sommes en septembre 1892, aux grandes manœuvres du Poitou. Les événements, pour ce jour-là, sont finis, et les troupes, faisceaux formés, sacs à terre, soufflent dans les chambres. Sur le chemin, à pied, ayant quitté la carrière qui les cahote à la suite du corps d'armée, deux hommes s'avancent, l'un déjà très vieux presque, corpulent, avec des cheveux blancs en brousses et des yeux de braise dans sa face violement colorée, marchant péniblement, appuyé sur une canne; l'autre, c'était moi. Et soudain, le vieux tressaille, il murmure à l'oreille de son compagnon: « Le voilà; c'est lui; mon régiment!... — L'année dernière encore il était colonel, commandant à ces hommes qui sont là; un effroyable accident de cheval l'a jeté à la retraite, a fait de lui un infirme.

Mais on l'a reconnu. Les officiers d'abord, qui s'étaient assis sous l'ombre rare d'une pincée d'arbres, accourent, se pressent autour de lui. — Mon colonel... — Il leur abandonne ses mains, que chacun tient à toucher; il voudrait parler; ne peut.

Ceci n'est rien encore. Attendez.

Un frisson, on dirait, a couru le long des faisceaux, a fait sourdement bruire les baïonnettes. — Le colonel... le colonel... Et en un instant, le régiment est là, tout entier, entourant le chef disparu, mais dont le souvenir resté vivant; les soldats, émus, ravis, très rouges, ou bien se découvrent, ou bien saluent réglementairement, et leurs mains, malgré eux, d'un geste instinctif, se tendent, tant ils vou-

draient servir les mains du colonel; et on sait qui sera le plus fort du respect qui essaie de les figer dans une attitude militaire, ou de la tendresse qui les jette dans les bras du chef.

Et lui, le cœur débordant, offre, ouvertes devant lui, ses mains toutes frémissantes; heureux celui qui, dans la foule, les touche; il le racontera plus tard!... Lui, son regard s'obscurcit, son cœur saute; il se raidit contre les larmes; un soldat, vous comprenez...

Mais voici qu'il aperçoit, sa jument que le clairon, un bras passé dans la bride, a fait s'approcher; sa jument à la main!... Alors, il prend par le cou la bête, et ma foi tant pis, ses larmes coulent, chaudes; et les soldats, autour, ont les yeux humides; et moi aussi, tenez, en écrivant ceci, en rappelant ces souvenirs...

Qu'avait fait ce colonel pour mériter ainsi l'affection de ses soldats? Tenez, je ne veux pas entreprendre sa biographie; mais un trait, entre mille, suffira.

Ce colonel avait, à l'intérieur de son régiment, inventé, avant qu'elle n'existe dans les Codes, la loi Bérenge, la loi de sursis et de pardon.

Un homme dont le livret matricule était jusqu'alors vierge de toute matriculation, avait commis contre la discipline une faute présentant quelque caractère de gravité, le colonel le faisait venir, lui parlait seul à seul, dans la salle du rapport, en ami à ami, en père; il disait son ennui, à lui, colonel, son chagrin de voir failir un bon soldat; à l'homme qui écoutait très basse il faisait remarquer les dangers graves de la première faute qui, presque fatidiquement, conduit à d'autres. Il montrait le livret blanc, disait: « Quel dommage il va falloir le salir... » Une réputation perdue; l'estimation des chefs diminuée; et cela ne s'efface pas, cette mention sur le livret, elle se lit l'homme redevenu citoyen, il la trouve quand il va faire ses vingt-huit jours, ses treize jours; elle crée contre lui un préjugé défavorable.

Et puis, ce peut être plus grave: le soldat prend l'habitude d'être puni et les supérieurs l'habitue à le punir; on hésite à fourrer dedans un bon sujet, quoi de plus simple que de reboucler à la boîte celui qui en sort? Dia-bile! cela peut finir par le refus du certificat de bonne conduite; qui sait?

Il l'envoie aux compagnies de discipline. Diabol! diabol! et moi qui vous suivais des yeux, qui bien des fois vous ai montré en exemple; je me disais: Et voilà un qui ne partira pas d'ici sans avoir au moins les galons de première classe!... Et voilà tout par terre! Ah! sacrifié! vous me faites de la peine.

Alors l'homme remué dans tout ce qu'il y avait de bon en lui—et il y a de bon dans tout homme; il ne s'agit que de savoir le trouver—l'homme bégayait, sanglotait. Et le colonel: « Voyons! si on n'écrivait rien sur ce livret, me promettiez-vous de ne pas recommander, d'effacer par votre bonne conduite le souvenir de cette vilaine aventure, à tout faire pour reconquérir mon estime, ma confiance? Ne donneriez-vous votre parole d'honneur?... — L'homme, éprouvé, jurait, voulait s'agenouiller, embrassait la main du colonel. — C'est bien, disait celui-ci, tout ému lui-même; allez, mon ami!... — Le livret restait intact; neul lors surdix l'homme ne fut pas évidemment, et leurs mains, malgré eux, d'un geste instinctif, se tendent, tant ils vou-

raient servir les mains du colonel; et on sait qui sera le plus fort du respect qui essaie de les figer dans une attitude militaire, ou de la tendresse qui les jette dans les bras du chef.

Sur le chemin, à pied, ayant quitté la carrière qui les cahote à la suite du corps d'armée, deux hommes s'avancent, l'un déjà très vieux presque, corpulent, avec des cheveux blancs en brousses et des yeux de braise dans sa face violement colorée, marchant péniblement, appuyé sur une canne; l'autre, c'était moi. Et soudain, le vieux tressaille, il murmure à l'oreille de son compagnon: « Le voilà; c'est lui; mon régiment!... — L'année dernière encore il était colonel, commandant à ces hommes qui sont là; un effroyable accident de cheval l'a jeté à la retraite, a fait de lui un infirme.

Mais on l'a reconnu. Les officiers d'abord, qui s'étaient assis sous l'ombre rare d'une pincée d'arbres, accourent, se pressent autour de lui. — Mon colonel... — Il leur abandonne ses mains, que chacun tient à toucher; il voudrait parler; ne peut.

Ceci n'est rien encore. Attendez.

Un frisson, on dirait, a couru le long des faisceaux, a fait sourdement bruire les baïonnettes. — Le colonel... le colonel... Et en un instant, le régiment est là, tout entier, entourant le chef disparu, mais dont le souvenir resté vivant; les soldats, émus, ravis, très rouges, ou bien se découvrent, ou bien saluent réglementairement, et leurs mains, malgré eux, d'un geste instinctif, se tendent, tant ils vou-

raient servir les mains du colonel; et on sait qui sera le plus fort du respect qui essaie de les figer dans une attitude militaire, ou de la tendresse qui les jette dans les bras du chef.

Sur le chemin, à pied, ayant quitté la carrière qui les cahote à la suite du corps d'armée, deux hommes s'avancent, l'un déjà très vieux presque, corpulent, avec des cheveux blancs en brousses et des yeux de braise dans sa face violement colorée, marchant péniblement, appuyé sur une canne; l'autre, c'était moi. Et soudain, le vieux tressaille, il murmure à l'oreille de son compagnon: « Le voilà; c'est lui; mon régiment!... — L'année dernière encore il était colonel, commandant à ces hommes qui sont là; un effroyable accident de cheval l'a jeté à la retraite, a fait de lui un infirme.

Mais on l'a reconnu. Les officiers d'abord, qui s'étaient assis sous l'ombre rare d'une pincée d'arbres, accourent, se pressent autour de lui. — Mon colonel... — Il leur abandonne ses mains, que chacun tient à toucher; il voudrait parler; ne peut.

Ceci n'est rien encore. Attendez.

Un frisson, on dirait, a couru le long des faisceaux, a fait sourdement bruire les baïonnettes. — Le colonel... le colonel... Et en un instant, le régiment est là, tout entier, entourant le chef disparu, mais dont le souvenir resté vivant; les soldats, émus, ravis, très rouges, ou bien se découvrent, ou bien saluent réglementairement, et leurs mains, malgré eux, d'un geste instinctif, se tendent, tant ils vou-

raient servir les mains du colonel; et on sait qui sera le plus fort du respect qui essaie de les figer dans une attitude militaire, ou de la tendresse qui les jette dans les bras du chef.

Sur le chemin, à pied, ayant quitté la carrière qui les cahote à la suite du corps d'armée, deux hommes s'avancent, l'un déjà très vieux presque, corpulent, avec des cheveux blancs en brousses et des yeux de braise dans sa face violement colorée, marchant péniblement, appuyé sur une canne; l'autre, c'était moi. Et soudain, le vieux tressaille, il murmure à l'oreille de son compagnon: « Le voilà; c'est lui; mon régiment!... — L'année dernière encore il était colonel, commandant à ces hommes qui sont là; un effroyable accident de cheval l'a jeté à la retraite, a fait de lui un infirme.

Mais on l'a reconnu. Les officiers d'abord, qui s'étaient assis sous l'ombre rare d'une pincée d'arbres, accourent, se pressent autour de lui. — Mon colonel... — Il leur abandonne ses mains, que chacun tient à toucher; il voudrait parler; ne peut.

Ceci n'est rien encore. Attendez.

Un frisson, on dirait, a couru le long des faisceaux, a fait sourdement bruire les baïonnettes. — Le colonel... le colonel... Et en un instant, le régiment est là, tout entier, entourant le chef disparu, mais dont le souvenir resté vivant; les soldats, émus, ravis, très rouges, ou bien se découvrent, ou bien saluent réglementairement, et leurs mains, malgré eux, d'un geste instinctif, se tendent, tant ils vou-

raient servir les mains du colonel; et on sait qui sera le plus fort du respect qui essaie de les figer dans une attitude militaire, ou de la tendresse qui les jette dans les bras du chef.

Sur le chemin, à pied, ayant quitté la carrière qui les cahote à la suite du corps d'armée, deux hommes s'avancent, l'un déjà très vieux presque, corpulent, avec des cheveux blancs en brousses et des yeux de braise dans sa face violement colorée, marchant péniblement, appuyé sur une canne; l'autre, c'était moi. Et soudain, le vieux tressaille, il murmure à l'oreille de son compagnon: « Le voilà; c'est lui; mon régiment!... — L'année dernière encore il était colonel, commandant à ces hommes qui sont là; un effroyable accident de cheval l'a jeté à la retraite, a fait de lui un infirme.

Mais on l'a reconnu. Les officiers d'abord, qui s'étaient assis sous l'ombre rare d'une pincée d'arbres, accourent, se pressent autour de lui. — Mon colonel... — Il leur abandonne ses mains, que chacun tient à toucher; il voudrait parler; ne peut.

Ceci n'est rien encore. Attendez.

Un frisson, on dirait, a couru le long des faisceaux, a fait sourdement bruire les baïonnettes. — Le colonel... le colonel... Et en un instant, le régiment est là, tout entier, entourant le chef disparu, mais dont le souvenir resté vivant; les soldats, émus, ravis, très rouges, ou bien se découvrent, ou bien saluent réglementairement, et leurs mains, malgré eux, d'un geste instinctif, se tendent, tant ils vou-

raient servir les mains du colonel; et on sait qui sera le plus fort du respect qui essaie de les figer dans une attitude militaire, ou de la tendresse qui les jette dans les bras du chef.

Sur le chemin, à pied, ayant quitté la carrière qui les cahote à la suite du corps d'armée, deux hommes s'avancent, l'un déjà très vieux presque, corpulent, avec des cheveux blancs en brousses et des yeux de braise dans sa face violement colorée, marchant péniblement, appuyé sur une canne; l'autre, c'était moi. Et soudain, le vieux tressaille, il murmure à l'oreille de son compagnon: « Le voilà; c'est lui; mon régiment!... — L'année dernière encore il était colonel, commandant à ces hommes qui sont là; un effroyable accident de cheval l'a jeté à la retraite, a fait de lui un infirme.

Mais on l'a reconnu. Les officiers d'abord, qui s'étaient assis sous l'ombre rare d'une pincée d'arbres, accourent, se pressent autour de lui. — Mon colonel... — Il leur abandonne ses mains, que chacun tient à toucher; il voudrait parler; ne peut.

Ceci n'est rien encore. Attendez.

Un frisson, on dirait, a couru le long des faisceaux, a fait sourdement bruire les baïonnettes. — Le colonel... le colonel... Et en un instant, le régiment est là, tout entier, entourant le chef disparu, mais dont le souvenir resté vivant; les soldats, émus, ravis, très rouges, ou bien se découvrent, ou bien saluent réglementairement, et leurs mains, malgré eux, d'un geste instinctif, se tendent, tant ils vou-

raient servir les mains du colonel; et on sait qui sera le plus fort du respect qui essaie de les figer dans une attitude militaire, ou de la tendresse qui les jette dans les bras du chef.

Sur le chemin, à pied, ayant quitté la carrière qui les cahote à la suite du corps d'armée, deux hommes s'avancent, l'un déjà très vieux presque, corpulent, avec des cheveux blancs en brousses et des yeux de braise dans sa face violement colorée, marchant péniblement, appuyé sur une canne; l'autre, c'était moi. Et soudain, le vieux tressaille, il murmure à l'oreille de son compagnon: « Le voilà; c'est lui; mon régiment!... — L'année dernière encore il était colonel, commandant à ces hommes qui sont là; un effroyable accident de cheval l'a jeté à la retraite, a fait de lui un infirme.

Mais on l'a reconnu. Les officiers d'abord, qui s'étaient assis sous l'ombre rare d'une pincée d'arbres, accourent, se pressent autour de lui. — Mon colonel... — Il leur abandonne ses mains, que chacun tient à toucher; il voudrait parler; ne peut.

Ceci n'est rien encore. Attendez.

Un frisson, on dirait, a couru le long des faisceaux, a fait sourdement bruire les baïonnettes. — Le colonel... le colonel... Et en un instant, le régiment est là, tout entier, entourant le chef disparu, mais dont le souvenir resté vivant; les soldats, émus, ravis, très rouges, ou bien se découvrent, ou bien saluent réglementairement, et leurs mains, malgré eux, d'un geste instinctif, se tendent, tant ils vou-

raient servir les mains du colonel; et on sait qui sera le plus fort du respect qui essaie de les figer dans une attitude militaire, ou de la tendresse qui les jette dans les bras du chef.

Sur le chemin, à pied, ayant quitté la carrière qui les cahote à la suite du corps d'armée, deux hommes s'avancent, l'un déjà très vieux presque, corpulent, avec des cheveux blancs en brousses et des yeux de braise dans sa face violement colorée, marchant péniblement, appuyé sur une canne; l'autre, c'était moi. Et soudain, le vieux tressaille, il murmure à l'oreille de son compagnon: « Le voilà; c'est lui; mon régiment!... — L'année dernière encore il était colonel, commandant à ces hommes qui sont là; un effroyable accident de cheval l'a jeté à la retraite, a fait de lui un infirme.

Mais on l'a reconnu. Les officiers d'abord, qui s'étaient assis sous l'ombre rare d'une pincée d'arbres, accourent, se pressent autour de lui. — Mon colonel... — Il leur abandonne ses mains, que chacun tient à toucher; il voudrait parler; ne peut.

Ceci n'est rien encore. Attendez.

Un frisson, on dirait, a couru le long des faisceaux, a fait sourdement bruire les baïonnettes. — Le colonel... le colonel... Et en un instant, le régiment est là, tout entier, entourant le chef disparu, mais dont le souvenir resté vivant; les soldats, émus, ravis, très rouges, ou bien se découvrent, ou bien saluent réglementairement, et leurs mains, malgré eux, d'un geste instinctif, se tendent, tant ils vou-

raient servir les mains du colonel; et on sait qui sera le plus fort du respect qui essaie de les figer dans une attitude militaire, ou de la tendresse qui les jette dans les bras du chef.

Sur le chemin, à pied, ayant quitté la carrière qui les cahote à la suite du corps d'armée, deux hommes s'avancent, l'un déjà très vieux presque, corpulent, avec des cheveux blancs en brousses et des yeux de braise dans sa face violement colorée, marchant péniblement, appuyé sur une canne; l'autre, c'était moi. Et soudain, le vieux tressaille, il murmure à l'oreille de son compagnon: « Le voilà; c'est lui; mon régiment!... — L'année dernière encore il était colonel, commandant à ces hommes qui sont là; un effroyable accident de cheval l'a jeté à la retraite, a fait de lui un infirme.

Mais on l'a reconnu. Les officiers d'abord, qui s'étaient assis sous l'ombre rare d'une pincée d'arbres, accourent, se pressent autour de lui. — Mon colonel... — Il leur abandonne ses mains, que chacun tient à toucher; il voudrait parler; ne peut.

Ceci n'est rien encore. Attendez.

Un frisson, on dirait, a couru le long des faisceaux, a fait sourdement bruire les baïonnettes. — Le colonel... le colonel... Et en un instant, le régiment est là, tout entier, entourant le chef disparu, mais dont le souvenir resté vivant; les soldats, émus, ravis, très rouges, ou bien se découvrent, ou bien saluent réglementairement, et leurs mains, malgré eux, d'un geste instinctif, se tendent, tant ils vou-

raient servir les mains du colonel; et on sait qui sera le plus fort du respect qui essaie de

UNION FRANCAISE

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina
VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

Calle 18 de Julio esquina Andes-Montevideo

LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR
De tabacos, cigarros y cigarrillos

— DE —

JULIO MAILHOS

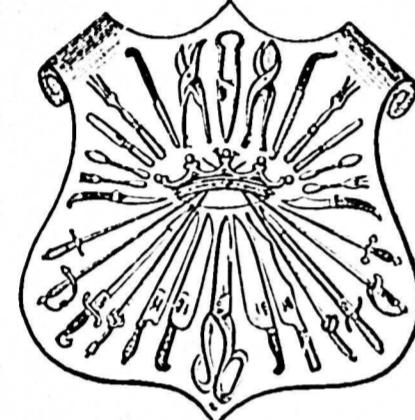
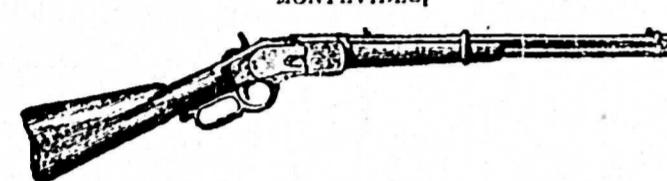
Avenida General Rondeau 351 a 353, Deposito General y Oficina:
Calle 18 de Julio Número 47

MONTEVIDEO

ARMERIA ORIENTAL

DE VERNINK Y DESTEVES
Calle Ituzaingo Número 129

(Montevideo)



Coutellerie fine, française et anglaise. Armes et cartouches de tous systèmes. Fournneaux perfectionnés au pétrole, sans odeur ni fumée. Grand assortiment de lampes. Machines à coudre, Singer légitimes. Orfèvrerie Chris toffe. Variété d'articles pour cadeaux.

DESTILERIA DE SAINT MARCELLIN

— DE —

ROMAIN DUTRUC

ISERE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Unico inventor del conoñalito de los Mandarines. Unicos concesionarios del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de todas clases.

Unicos representantes para la República Oriental del Uruguay: A. BRUCHAUD & HIJOS, calle Cámaras 50 a.

Los siguientes productos de la acreditada destilería Dutruc, se hallan en todos los principales cafés y confiterías de la capital.

Cognac Chât au dos Vignes, Rhum San Luis, Ajenjo Romain Dutruc. Licores de té a los mandarines, de venta en el ALMACEN MARSELLIN de Martín Catalogue.

284 — 25 de Mayo — 284
MONTEVIDEO

BAÑOS DEL TEMPLO

DIE

Agusto Gobelin

20-CALLE CANELONES-20

SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MÚTUOS

PRECIOS CORRIENTES

	UNO	DOCENA
Baño higiénico, con ropa	\$ 0.30	\$ 3.20
, sin ropa	0.21	2.60
Baño de almidón, con ropa	0.40	4.20
, sin ropa	0.30	3.80
Baño de afrecho, con ropa	0.40	4.20
, sin ropa	0.30	3.80
Baño alcalino, con ropa	0.40	4.20
, sin ropa	0.30	3.80
Baño sulfuroso, con ropa	0.40	4.00
, sin ropa	0.50	5.50
Baño de ducha escocesa, con ropa	0.40	3.60
, sin ropa	0.30	3.00
Baño de ducha fría y lluvia, con ropa	0.30	3.20
, sin ropa	0.21	2.00
Baño medicinal	Condicional	

ECONOMIE

(Amis bons amis Gabrilou et Gabrielle.)

FIN

Et, toute debout cont l'mur, v'là qu'd se met à parler ed ci, ed ça, qu'son homme n'est z'un faignant qui désoûle pas, qui désoûle jamais; que sa petit doit, n'avoir quelcomme all fait avec tout les galvaux du pays, et pis, l'pus dur de tout, qu'sa mère, à elle, la Rose, sa mère all' tombe imbécile d'puis quelque temps, qu'a va l'long des routes la

saint journée du Seigneur, sans pu savoir où qu'all' va.

Qu'a peut pus seulement s'layer une pauv're chemise! Qu'a coute grès qu'all', ben sûr! Et j't' com', conteras-ta! A pleurat a pleurait comme une vague qui s'oulage, sauf l'respect, m'sieur Cruchard!

— Vous êtes ce bon enfant, que j'y disais, d' vous arretournais les sangs pour çt. A crêvera, allais, vout' me... Comme j'y disais çt pou' la consoler, pas vrai? v'là Ustache, l' jardinier du château, qui monte dans l' chemin, et qui crie: « Hé! la Rose, vout' mère! — Eh! ben quoi? qu'a fait, — Eh! ben je cré qu'a va mourir! — Qu'a va mourir? qu'a fait! — Mais oui! — Et vous? — Si la route d'Oudely, — D'Oudely, bon Dieu! — All' est tombée dans l'n fossé. A cric, a cric... All' a l'air

ben malade.— Bon Dieu de bon Dieu

La-dessous a prend un parement d' fagot, une branche comme l' bras, et a dévalé, mais all' dévalé, d'un lestel tranquille. J'en étais assis, Ustache et moi.

Parait qu'al trouve sa mère co-puloin qu'Ustache y avait dit, et qu'a gigotait dans n'enne petit fosse, pleine d'eau. Alors des coups de frique. Tu vas t'arrelever, vieille souine, qu'a gueulat Ah! vieille s..., vieille c..., vieille g..., tu veus mourir sur la commune d'Oudely! Tu cré donc qu'jons des sous ed fro, s...! pou' paier deux enterrements? Tu pouvais pas mourir su ta commune, vieille chi... Allons! Arreleve-toi! Veux-tu t'arrelever? Et pus vit' que çt...! Et j'l cogne, cognerai-ful. Mais d'si bon cœur, que la vieille all' s'a arrelevé

rout', comme une limace, jusqu'à sa commune. Faut compter dix mètres

ed' cheinin. Là, la Rose était si telle-fatigué qu'all' l'a laissé crever d'évalé, mais all' dévalé, d'un lestel tranquille. Me Cruchard—Mais c'est une coquise, votre Rose! On ne l'a pas arrêtée?

Adèle—Arrêtée? En pourquoi donc qu'on l'autait arrêté, m'sieur Cruchard? Chacun s'intéressait, pas vrai? Vous l'savez ben qui faut payer deux fois si on défunte n'a un mètre seulement ed' sa commune. Deux communes deux frais! Ça couté! Ah! si ça n' coûtait rin les frais... et au jor d'aujourd'hui faut faire attention! L'argent, all' vien su des béguiilles, ben lentement, et pis all' file... Cours après si l'as des jambes! Non! non! la Rose, c't' fois-là, a eu raison. J'y donne raison!

Me Cruchard—Et, pour cette sale histoire avec son gendre et sa fille,

vous donnez raison aussi, mère Adèle?

Adèle—Pour ça, j'y donne tort

All, a tort. A d'vait pas aller n'avec eux. Ça s' fait pas. All' a tort. J'y donne tort. Mais pou l'écauonne all' a raison. J'y donne raison. Vo-yons, m'sieur Cruchard, faut êt' just' et d' bon compt', aussi!

J. Marni.

MODES DE PARIS

MAISON FRANÇAISE

— DE —

Madame Desvignes

232 - SARANDI - 232

MONTEVIDEO

MAISON A PARIS

Madame Desvignes prévoit sa nombreux clientèle qu'elle reçoit de Paris tous les mois des catalogues de la dernière création ainsi que les articles de nouveauté concernant la Mode.

ben malade.— Bon Dieu de bon Dieu La-dessous a prend un parement d' fagot, une branche comme l' bras, et a dévalé, mais all' dévalé, d'un lestel tranquille. J'en étais assis, Ustache et moi. Parait qu'al trouve sa mère co-puloin qu'Ustache y avait dit, et qu'a gigotait dans n'enne petit fosse, pleine d'eau. Alors des coups de frique. Tu vas t'arrelever, vieille souine, qu'a gueulat Ah! vieille s..., vieille c..., vieille g..., tu veus mourir sur la commune d'Oudely! Tu cré donc qu'jons des sous ed fro, s...! pou' paier deux enterrements? Tu pouvais pas mourir su ta commune, vieille chi... Allons! Arreleve-toi! Veux-tu t'arrelever? Et pus vit' que çt...! Et j'l cogne, cognerai-ful. Mais d'si bon cœur, que la vieille all' s'a arrelevé rout', comme une limace, jusqu'à sa commune. Faut compter dix mètres ed' cheinin. Là, la Rose était si telle-fatigué qu'all' l'a laissé crever d'évalé, mais all' dévalé, d'un lestel tranquille. Me Cruchard—Mais c'est une coquise, votre Rose! On ne l'a pas arrêtée?

Adèle—Arrêtée? En pourquoi donc qu'on l'autait arrêté, m'sieur Cruchard? Chacun s'intéressait, pas vrai?

You l'savez ben qui faut payer deux fois si on défunte n'a un mètre seulement ed' sa commune. Deux communes deux frais! Ça couté! Ah! si ça n' coûtait rin les frais... et au jor d'aujourd'hui faut faire attention! L'argent, all' vien su des béguiilles, ben lentement, et pis all' file... Cours après si l'as des jambes! Non! non! la Rose, c't' fois-là, a eu raison. J'y donne raison!

Me Cruchard—Et, pour cette sale histoire avec son gendre et sa fille,

vous donnez raison aussi, mère Adèle?

Adèle—Pour ça, j'y donne tort

All, a tort. A d'vait pas aller n'avec eux. Ça s' fait pas. All' a tort. J'y donne tort. Mais pou l'écauonne all' a raison. J'y donne raison. Vo-yons, m'sieur Cruchard, faut êt' just' et d' bon compt', aussi!

J. Marni.

ben malade.— Bon Dieu de bon Dieu La-dessous a prend un parement d' fagot, une branche comme l' bras, et a dévalé, mais all' dévalé, d'un lestel tranquille. J'en étais assis, Ustache et moi. Parait qu'al trouve sa mère co-puloin qu'Ustache y avait dit, et qu'a gigotait dans n'enne petit fosse, pleine d'eau. Alors des coups de frique. Tu vas t'arrelever, vieille souine, qu'a gueulat Ah! vieille s..., vieille c..., vieille g..., tu veus mourir sur la commune d'Oudely! Tu cré donc qu'jons des sous ed fro, s...! pou' paier deux enterrements? Tu pouvais pas mourir su ta commune, vieille chi... Allons! Arreleve-toi! Veux-tu t'arrelever? Et pus vit' que çt...! Et j'l cogne, cognerai-ful. Mais d'si bon cœur, que la vieille all' s'a arrelevé rout', comme une limace, jusqu'à sa commune. Faut compter dix mètres

ed' cheinin. Là, la Rose était si telle-fatigué qu'all' l'a laissé crever d'évalé, mais all' dévalé, d'un lestel tranquille. Me Cruchard—Mais c'est une coquise, votre Rose! On ne l'a pas arrêtée?

Adèle—Arrêtée? En pourquoi donc qu'on l'autait arrêté, m'sieur Cruchard? Chacun s'intéressait, pas vrai?

You l'savez ben qui faut payer deux fois si on défunte n'a un mètre seulement ed' sa commune. Deux communes deux frais! Ça couté! Ah! si ça n' coûtait rin les frais... et au jor d'aujourd'hui faut faire attention! L'argent, all' vien su des béguiilles, ben lentement, et pis all' file... Cours après si l'as des jambes! Non! non! la Rose, c't' fois-là, a eu raison. J'y donne raison!

Me Cruchard—Et, pour cette sale histoire avec son gendre et sa fille,

ben malade.— Bon Dieu de bon Dieu La-dessous a prend un parement d' fagot, une branche comme l' bras, et a dévalé, mais all' dévalé, d'un lestel tranquille. J'en étais assis, Ustache et moi. Parait qu'al trouve sa mère co-puloin qu'Ustache y avait dit, et qu'a gigotait dans n'enne petit fosse, pleine d'eau. Alors des coups de frique. Tu vas t'arrelever, vieille souine, qu'a gueulat Ah! vieille s..., vieille c..., vieille g..., tu veus mourir sur la commune d'Oudely! Tu cré donc qu'jons des sous ed fro, s...! pou' paier deux enterrements? Tu pouvais pas mourir su ta commune, vieille chi... Allons! Arreleve-toi! Veux-tu t'arrelever? Et pus vit' que çt...! Et j'l cogne, cognerai-ful. Mais d'si bon cœur, que la vieille all' s'a arrelevé rout', comme une limace, jusqu'à sa commune. Faut compter dix mètres

ed' cheinin. Là, la Rose était si telle-fatigué qu'all' l'a laissé crever d'évalé, mais all' dévalé, d'un lestel tranquille. Me Cruchard—Mais c'est une coquise, votre Rose! On ne l'a pas arrêtée?

Adèle—Arrêtée? En pourquoi donc qu'on l'autait arrêté, m'sieur Cruchard? Chacun s'intéressait, pas vrai?

You l'savez ben qui faut payer deux fois si on défunte n'a un mètre seulement ed' sa commune. Deux communes deux frais! Ça couté! Ah! si ça n' coûtait rin les frais... et au jor d'aujourd'hui faut faire attention! L'argent, all' vien su des béguiilles, ben lentement, et pis all' file... Cours après si l'as des jambes! Non! non! la Rose, c't' fois-là, a eu raison. J'y donne raison!

Me Cruchard—Et, pour cette sale histoire avec son gendre et sa fille,

ben malade.— Bon Dieu de bon Dieu La-dessous a prend un parement d' fagot, une branche comme l' bras, et a dévalé, mais all' dévalé, d'un lestel tranquille. J'en étais assis, Ustache et moi. Parait qu'al trouve sa mère co-puloin qu'Ustache y avait dit, et qu'a gigotait dans n'enne petit fosse, pleine d'eau. Alors des coups de frique. Tu vas t'arrelever, vieille souine, qu'a gueulat Ah! vieille s..., vieille c..., vieille g..., tu veus mourir sur la commune d'Oudely! Tu cré donc qu'jons des sous ed fro, s...! pou' paier deux enterrements? Tu pouvais pas mourir su ta commune, vieille chi... Allons! Arreleve-toi! Veux-tu t'arrelever? Et pus vit' que çt...! Et j'l cogne, cognerai-ful. Mais d'si bon cœur, que la vieille all' s'a arrelevé rout', comme une limace, jusqu'à sa commune. Faut compter dix mètres

ed' cheinin. Là, la Rose était si telle-fatigué qu'all' l'a laissé crever d'évalé, mais all' dévalé, d'un lestel tranquille. Me Cruchard—Mais c'est une coquise, votre Rose! On ne l'a pas arrêtée?

Adèle—Arrêtée? En pourquoi donc qu'on l'autait arrêté, m'sieur Cruchard? Chacun s'intéressait, pas vrai?

You l'savez ben qui faut payer deux fois si on défunte n'a un mètre seulement ed' sa commune. Deux communes deux frais! Ça couté! Ah! si ça n' coûtait rin les frais... et au jor d'aujourd'hui faut faire attention! L'argent, all' vien su des béguiilles, ben lentement, et pis all' file... Cours après si l'as des jambes! Non! non! la Rose, c't' fois-là, a eu raison. J'y donne raison!

Me Cruchard—Et, pour cette sale histoire avec son gendre et sa fille,

ben malade.— Bon Dieu de bon Dieu La-dessous a prend un parement d' fagot, une branche comme l' bras, et a dévalé, mais all' dévalé, d'un lestel tranquille. J'en étais assis, Ustache et moi. Parait qu'al trouve sa mère co-puloin qu'Ustache y avait dit, et qu'a gigotait dans n'enne petit fosse, pleine d'eau. Alors des coups de frique. Tu vas t'arrelever, vieille souine, qu'a gueulat Ah! vieille s..., vieille c..., vieille g..., tu veus mourir sur la commune d'Oudely! Tu cré donc qu'jons des sous ed fro, s...! pou' paier deux enterrements? Tu pouvais pas mourir su ta commune, vieille chi... Allons! Arreleve-toi! Veux-tu t'arrelever? Et pus vit' que çt...! Et j'l cogne, cognerai-ful. Mais d'si bon cœur, que la vieille all' s'a arrelevé rout', comme une limace, jusqu'à sa commune. Faut compter dix mètres

ed' cheinin. Là, la Rose était si telle-fatigué qu'all' l'a laissé crever d'évalé, mais all' dévalé, d'un lestel tranquille. Me Cruchard—Mais c'est une coquise, votre Rose! On ne l'a pas arr